

François Chaffin

La mer à boire

Commande d'écriture de Claire Dancoisne, Théâtre de La Licorne. Version de travail, 2008.

contact : François Chaffin - 06 07 49 74 43
francois.chaffin@theatre-du-menteur.com

La mer à boire
Si c'est tout ce qui nous reste...

Abondance est seule dans son bar, elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence...

Souvent je parle toute seule...

En ménageant mes poussières, mes verres, tables et chaises, en attrapant les mouches, en attendant n'importe quoi ou n'importe qui, je discute avec... enfin je discute, quoi.

C'est bien qu'il passe le temps, faut pas que ça ait l'air trop long...

Des fois j'entends des voix, des histoires peut-être, je sais pas bien, il n'y a personne, je crois que ça vient des coquillages... Pas vous ?

Moi, ça fait trente ans que je navigue autour du comptoir.

Trente ans, ça en dit long, hein ?

Arrivée là le jour de mon vingtième anniversaire, j'ai dit au patron : *Patron, je veux bien te dépanner, mais c'est pour quelques heures, un jour ou deux maxi, après je me bouge, tu comprends, patron, je suis pas du genre qu'on arrime, j'en ai, moi, des choses à faire, des paysages qu'il me faut attraper, des gens à éclairer, des sourires à mouiller.*

Et ça fait trente ans que j'ai pas bougé, que je cale ici, comme un bateau dans un aquarium.

Le patron ? Ben il s'est tiré. Y a longtemps. Une balle dans la tête.

Je m'en souviens, c'est moi qui ai tout nettoyé.

Ça partait pas. Moi non plus d'ailleurs, je savais pas où m'en aller, je suis restée.

Quel drôle de monde...

Non ? J'ai pas raison ? Et tous les gens alors qui sont restés avec moi, les clients, parce qu'on s'est tous dit qu'il fallait peut-être se faire une bonne digue, dans le café, à l'abri des intempéries.

C'est ça qu'on a fait.

Ensemble, on s'est plus quitté, les mêmes clients accrochés au même comptoir où je sers les mêmes liquides depuis trente ans.

Avec le sourire, s'il vous plaît.

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

Je les aime bien, moi, les clients.

Du temps qu'il y avait des clients je n'avais peur de rien.

C'est pas qu'ils me rassuraient tous, non, même, ils me troublaient souvent, les hommes vous comprenez, ils sont assez déraisonnables au fond, mais ils étaient là, ils me regardaient, se passaient la langue sur la bouche : *Abondance, tu m'en remets une, la même chose, plus un baiser !*

Doute de rien, la viande saoule, ose tout !

C'est même à ça qu'on la reconnaît, la petite brisure des hommes, à leur bouche trop penchée et dans les mots qui sont trop grands pour rester dedans.

Enfin moi j'embrassais, quelle que soit la météo, et je servais.

Trente ans de ce petit manège, à regarder les clients qui s'en allaient goutte à goutte, emportés par le temps, la rouille ou l'horizon, comme des voyageurs sans ticket.

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

Tu as vu la photo, dans le cadre accroché au mur ?

Ils sont tous là, se poussent les uns contre les autres, regardent bien en face de l'appareil photo, fiers, pas flous, et là c'est moi, au milieu, entre eux tous, pas floue non plus.

On a poussé les tables pour faire de la place : Achille, Figaro et son frangin, le vendeur de carte postale, Parabellum, la femme qui a perdu son nom, Simon l'Indien, Bacco, Frère-de-la-Foi, Jack, Raoul, Arsène, le

Tout-Petit, Antigone, ils sont tous là, mes clients, les habitués, se disputent le bec et puis l'ongle, l'œil et la dent, pour en être, là, pile, au milieu de ma photo, tous autour de moi...

Personne ne bouge. J'ai mis la minuterie sur l'appareil... j'ai dix secondes pour aller faire la bonne figure.

Place, place, mes gens ! Abondance arrive, c'est la reine du café, il lui faut une place entre vous tous, chers clients, tenez-vous fort, on va se les serrer nos coudes, se faire la grosse tortue, on va pas laisser passer le malheur entre nous, s'envoyer au chagrin, se quitter comme ça, faute à la vie, au destin, mektoub et compagnie !

Regarde-moi ce bordel, tous ils jouent de la tatane et du corps à corps, ils veulent être à côté de moi, que le petit oiseau sorte et dise : *Toi qu'est à côté d'Abondance, peu importe comme tu t'appelles, veux-tu bien la prendre pour amour ?*

Ça fait que c'est la ruée.

Achille a planté sa grosse carrure en plein milieu, distribue de petites gifles à ceux qui tentent la proximité. Parabellum, l'allumé du comptoir, a sorti sa guitare de son étui et s'en sert comme d'un smatch, Antigone pousse des cris qui tuent, Jack, notre client psychiatrique, crache de petits raisins secs, en déséquilibre sur une table, Frère-de-la-Foi, les Figaro, Raoul et Bacco ont formé un môle et s'appêtent à enfoncer tout ce qui bouge, Le Tout-Petit et Simon dégoupillent des canettes et balancent la bière dans le tas, le vendeur de cartes postales est tout en dessous, il vomit, pendant que la femme qui a perdu son nom lui caresse la joue et donne quelquefois de grands coups de bottin alentour...

Je n'en peux plus, je lâche l'appareil photo, je coupe le jus, il fait tout noir, la bataille continue, je rallume, la bataille encore, j'éteins, bruits de fureur, lumière, bourre-pifs et hystérie, noir, je n'en peux pas plus, je défaille, lumière, je tombe dans mes pommes, la guerre finit d'un seul coup.

Au réveil, je vois que le café est en ordre, ils ont tout nettoyé, rangé, se sont alignés en face de l'appareil photo, attendent que je retrouve mes connaissances, sagement.

Tu nous a filé les copeaux, dit l'Achille, Abondance, tu te sens bien, on veut te dire pardon pour cette panique, tout est calme, tu peux revenir à toi, revenir à nous, dépêche-toi, ça a fait clic, ça devrait pas tarder à faire clac.

C'était la vérité.

Dix secondes après mon réveil l'appareil a fait clac, et tout le café s'est précipité dans un millième de seconde, fixé dans une sorte de tentative de ralentissement du monde...

La photo m'est restée, intacte comme au premier jour, habitée, comme au premier jour.

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

Les choses ont changé...

Et moi aussi, trente ans au comptoir, les bouteilles qui se vident, les clients, les chaises, les conversations, tout qui se vide.

Pourtant j'ai soif, j'ai toujours soif, si tu savais comme... tu le vois bien, non ?

Les bouts de ficelle ? C'est ma première collection. C'est beau quand on y pense...

Les clients, à l'époque, ils avaient pas beaucoup de quoi, des indigents mes gens, mais de bonnes filles et de bons gars au fond.

Tous ils me disaient : *Abondance, je suis bien raide ce jour, mais ça ne peut pas durer. Moi aussi j'aurai mon tour, ma chance ! Gaffe : ni une ni deux, quand ce sera trois ouvre tes yeux, je jaillirai comme du grand incendie et tout le café s'embrasera, les clients hurleront à la comète, je brûlerai dans l'œil de tous, et mille ans plus tard ils diront aux enfants des enfants de leurs enfants qu'ils étaient là ce jour, que je suis sorti de nos habitudes et que c'était comme un soleil craché sur le ciel de ton bar...*

Moi je savais que c'était des mots, des mots avec du sang et un peu d'amertume, mais que ça suffisait pas toujours à faire de grands gestes.

Alors j'ai dit : *Mes clients, vous êtes fauchés pire que les blés, mais ça ne fait rien. On va s'arranger. Vos boissons, vous allez me les payer en bouts de ficelle, ça tiendra ce que ça tiendra, mais c'est le deal, celui qui a soif me donne son bout de ficelle.*

Et il en a plu, sur le comptoir, des bouts de toutes ficelles, des lacets, des petits brins, des franges, des bolducs, comme il a plu dans les verres, des liquides et des glaçons, tout le stock !

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

Achille un jour, il déborde, me dit : *Tu sais, Abondance, j'ai pris de sacrées résolutions. La vie est courte, les choses vont changer, je n'peux pas toujours me brailler d'ssus à chaque alcool venu !*

Même il se pourrait que tout ne soit pas foutu pour moi, j'ai l'air d'un radeau, on le dit, mais ça ne peut plus durer, c'est un bon jour, je le sens, pour une fois que je suis dans le timing, tu comprends, c'est maintenant ou jamais, tu comprends ?

Avec ce qui me reste sous le pied et toute la patate de ce jour, ça fait un bon paquet d'options, tu n'crois pas ? Je vais me refaire une de ces allures, tout le tralala du voyage, une métamorphose du tonnerre, les têtes vont se dévisser sur mon passage, je te jure, un attroupement aux basques, il va falloir que je sorte par les petites portes de derrière...

Tout changer.

Je vais tout me changer de la tête aux pieds, un ravalement on peut dire, j'entends déjà ma mère m'appeler Monsieur, c'est comme un papillon qui va sortir de sa chenille et de ses gonds.

Même toi, tu auras du mal à me suivre, quand je vais sortir, ce sera comme une flèche tirée dans le soleil, ça va pisser de la lumière, tes yeux pourront pas supporter toutes mes couleurs.

J'ai plus le temps, plus le choix, tu vois, lâcher le gris, se sortir des mous, et avancer, foncer plutôt que s'enfoncer en avant...

Aujourd'hui, c'est moi qui ai le bon ticket, personne ne me passera plus dessus, ce temps il est fini !

Mais attention, c'est pas du flan, regarde par la porte du café, trottoir d'en face, tu le vois en gros, le camion garé devant, moteur tournant ?

Ben voilà, c'est mon billet pour l'inconnu, Abondance, je m'en vais, on m'a dit que le soleil tombait vers l'ouest, qu'il disparaissait dans l'horizon de l'eau, ça me paraît bizarre, à moi, qui ne suis pas magicien, je m'en vais voir vraiment si ça fait pchhhhhhhh quand le feu touche la peau de l'eau...

Il m'a donné son dernier bout de ficelle, l'Achille, a bu cul sec son dernier verre, m'a embrassée la dernière bouche, il a souri plus grand que je l'avais jamais vu sourire, un petit geste de la main aux clients, il a passé la porte, desserré le frein, est parti dans un grand nuage d'oxyde de carbone...

J'ai regardé la photo, quelque chose avait changé.

Un homme à la terre, parti dans le tourbillon de ses pneumatiques, un homme qu'est sorti du cadre, de l'aquarium, des habitudes !

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

J'étais un peu triste, Parabellum a retourné sa guitare, il a joué pour moi, c'est difficile à expliquer, une musique qui n'existe pas, arrachée à l'instant, au bar, aux clients, à l'alcool, à nos cigarettes, nos regards encore mouillés par l'Achille, à la nuit qui dégringolait...

Il a joué comme personne, ma tête prenait feu, l'incendie se propageait, le comptoir, les verres, la lumière, les gens, les mouches, le chat, tout a pris feu !

Joue, Parabellum, vas-y, ne nous laisse pas tomber, fais-nous danser dans tes mains, danser sur tes braises, au moins, que ce ne soit pas l'immobile qui nous arrête !

Six jours et six nuits sans toucher terre, et six fûts d'eau de la vie !

Nos corps devenus liquides, nos jambes qui ne nous tenaient plus, nous étions envolés alors et quand la sixième corde de la guitare s'est cassée la musique a cessé le feu s'est éteint et alors nos vies ont roulé au sol.

Parabellum a dit : *Abondance, mi amor, et vous mes compagnons, je n'ai plus de cordes à ma guitare, et tous mes doigts pissent le sang, je vous ai joué toute ma musique, il faut que j'aille au monde me refaire le plein, cicatriser mes peaux, c'est ainsi, je laisse un coquillage sur le comptoir, il vous suffit d'y coller une oreille, c'est un bon coquillage, il connaît la musique, n'a pas besoin de piles, ne vous en faites pas, c'est un grand coquillage, toutes les voix sont dedans...*

Parabellum a remis la guitare dans l'étui, il m'a embrassée, la porte a claqué, mon cœur a claqué aussi, j'ai dit : *Le premier qui renifle je le fume, je me fais bien comprendre ? On va rester tranquilles, se déglutir nos histoires, faire un brin de ménage, et puis je voulais vous dire aussi, les bouts de ficelle, ça ne marche plus, que ceux qui veulent boire m'apportent un coquillage.*

Et puis on a plus rien dit, rien chagriné.

Les coquillages sont sortis des poches parce que tout le monde a une histoire, tout le monde a son coquillage. Parce que tout le monde a soif...

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

Les coquillages ont raconté.

Nous ont raconté nos propres histoires.

Des grandes et des petites, des sales et des glorieuses, des d'amour et de bien vieilles, des qui étaient des secrets.

On a écouté, on s'est tout dit comme ça...

Beaucoup de coquillages, le comptoir se débordait, s'empilait de nos existences, ça faisait un peu bordel, à la fin on savait plus très bien qui était quoi, qui avait dit que, ni quand ni comment, mais à la fin on savait tous qu'il n'y aurait pas de fin à nos histoires. Qu'il nous pousserait des coquillages plein les poches. Toujours...

Ça nous a fait bien marrer quand même, j'ai débouché une de mes meilleures bouteilles et j'ai gueulé : *C'est cadeau celle-ci mes gens, pas besoin de coquillage, pas besoin de s'en faire, on va boire à la vie qui nous vient, à la vie qui nous tient !*

La chanson des verres qui se la tintent, l'assemblée en liesse, j'ai eu vingt cinq ans dans cette bouteille, vingt-cinq ans la main tendue en l'air, debout sur le comptoir, un coquillage entre les dents, et des histoires qui me jaillissaient, d'autres qui m'avalait.

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

— *Est-ce que quelqu'un peut m'aider ! C'est la femme qui lit tout le temps le bottin qui demande ça.*

Est-ce que quelqu'un peut me trouver mon coquillage ? Ma mémoire elle est cassée, j'ai plus rien que de l'oubli dans la tête, il faut absolument que je me retrouve mon nom, ça m'aiderait parce que je sais plus rien de comment je m'appelle...

On s'est tous installés autour d'elle et de son grand livre des noms, on a fait des propositions :

— *Céline Bip ?*

— *Non.*

— *Gersende Cesterse ?*

— *Ben non.*

— *Valérie Champollion...*

— *Champollion, comme le footballeur ? Non c'est pas ça.*

— *Claire Lebrin ?*

— *Ha, tu crois ?... non. J'oublie tout...*

— *Marie Munoz ?*

— *Olé... mais non. J'aurais dû l'écrire dans ma main je sentais bien que ça foutait le camp mais bon j'ai pas eu le temps tellement occupée à tenir en l'air se souvenir de respirer se rappeler d'expirer chaque seconde penser à vivre la bonne seconde alors c'est sûr j'aurais dû l'écrire dans une main et même si j'avais oublié dans quelle main de toute façon une main qui écrit on n'en a qu'une il suffit de regarder dans l'autre et voilà j'aurais pu lire mon nom écrit sur la paume de la main qui n'écrit pas et... Vous ne dites rien ?*

— *Nathalie Palombe ?*

— *Non.*

— *Catherine Picasso ?*

— Picasso... y a pas un chanteur qui s'appelle Picasso ?

— Elodie Rhubarbe ?

— J'aimerais bien mais... non. Si je savais mon nom c'est dingue mais mon numéro il serait dans l'annuaire je pourrais m'appeler moi-même et alors je me dirais... je... j'ai oublié ce que je me dirais...

— Joséphine Ruchard ?

— Je ne sais pas si en lisant mon nom il va se passer quelque chose je ne sais même pas si je vais me reconnaître...

— Pénélope Sauveur ?

— En vérité je ne sais pas comment je m'appelle mais je me souviens très bien comment je ne m'appelle pas.

— Fanny Talance ? Laurence Tobine ? Virginie Tumèle ? Stéphanie Tybert ?!

— Non... non... non... non. Je suis comme le vent et je sens que je vais tomber...

— Ioana Vipudescu ?

— C'est joli... mais non, ça m'étonnerait...

— Michelle Yzis ?

— Vous êtes très gentils, tous...

— STOP ! J'ai hurlé comme ça m'est venu, par la bouche, un cri planté dans l'Y du bottin.

— *Machine, ça t'ennuie pas que je t'appelle Machine, on va faire une pause. C'est bien vrai que ton cévé il est pas conforme mais je prends ton affaire dans ma main et tu peux me croire, tu vas tantôt savoir comme tu te nommes. C'est pas compliqué, toi tu bouges pas, Antigone tu la bavardes, et les garçons, suivez-moi, on va se la jouer messes basses.*

Bon, voilà le topo : Machine, vous l'avez compris, elle est trouée. Lui manque la case de son nom, entre autres... Alors je vous le demande, y en a-t-il un parmi vous qui soit assez bon pour partager son nom ?

— ...

— *Ben dites-donc, calmez vos enthousiasmes, elle vous plaît pas Machine ?*

Pas un de vous ne lui donnerait son nom, pas un de vous ne lui demanderait sa main ? Mais vous vous prenez pour qui, tas de vieux clous, une Machine comme elle, dedans et dehors, entre la peau et la tuyauterie, l'esprit et le doux, ça vaut toute une vie ! Elle est carrossée comme dix d'entre vous, les garçons !

Peut-être que si je montrais un miroir à vos figures de brocante, vous trouveriez Machine bien bonne de vous aimer, non ?

Bon, les frères Figaro, on se décide ?!

— *Heu... c'est que... mais lequel, je veux dire, on peut pas la prendre à deux ?*

— *Pas de pervers dans cette histoire ! Toi, l'Arsène, qu'est-ce que t'en dis ?*

— *Une femme de ma vie, un papillon dans ma rétine...*

— *Calme toi, l'Arsène, je crois que ça fait trop longtemps que t'as pas vu le dessous d'une fille, c'est peut-être beaucoup te demander... Le Tout-Petit ? Tu dis rien ?*

— *Machine Le-Tout-Petit ?... elle s'appellerait comme ça ?*

— *Non, tu as raison... Bon, on va se tirer au sort : donnez-moi chacun un bouton, allez, fissa, ne la faites pas plus attendre, un bouton de votre habit nom de dieu, c'est ça, merci pour elle, je les mets dans cette boîte, je mélange, j'en tire un au hasard, celui à qui il manque est le mari, un point c'est tout...*

Voilà ! C'est le petit bouton rouge à deux trous qui est sorti, que son propriétaire avance d'un pas, qu'il nous dise son nom, nous allons le marier, Machine entrera dans l'annuaire, ils s'aimeront très longtemps et se feront des petits pour toujours.

Jack, c'est toi ? Ça, mon grand, t'es bien chanceux en vérité, laisse-moi te présenter ta future...

Jack, c'était pas vraiment le client idéal pour le conjugal, rapport à ses deux tendances chroniques, la psychiatrie et le blablabla, mais au point où en était Machine, je me suis dit que ça pouvait coller.

Jack a dit : Je te donne tout ce que j'ai, la belle, aussi sûr que tu t'appelles Machine Jack désormais. Ma main sur ton cœur, un entonnoir et une brosse à dents, la camisole avec un bouton de moins, qui ne me fermera plus jamais, le fond de mes cales, dix pilules de toutes les couleurs et dix couleurs dans une seule pilule, des millions d'attentats aux habitudes, mes bouts de chemins, les copains et les copines de l'hôpital et du bistrot, mes noms d'oiseaux sur les bordereaux et des bordereaux pour seuls oiseaux, ces mots décoincés de l'extérieur, un corps qui t'attendait sans savoir ni patience, et la sonnette de mon nom qui frappe à ta porte.

Machine a dit oui, et ils sont partis tous les deux, le jour de mes trente ans.
C'était pas gagné, l'ordinaire ne leur ferait pas de cadeau, il n'aime pas trop les têtes pleines de feu.
J'ai gardé les boutons, même le petit rouge, je les entends quelques nuits qui parlent aux coquillages et bouts de ficelle, ils se marrent bien chaque fois qu'ils se souviennent...

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

J'ai trente cinq ans. Je vois mon visage se froisser dans les patines, de petites ravines faire le tour de mes yeux.

J'ai trouvé dans un magazine un article sur une société Américaine qui vend par correspondance un appareil pour se tirer la peau bien lisse.

Je crois que je vais répondre favorablement.

Je crois que je vieillis chaque fois qu'un client sort du bar.

Je crois que les ruptures ne me réussissent pas.

Je crois pas que je vais tenir le coup...

J'ai démarré une nouvelle collection.

Je collectionne les poignées de porte.

Les poignées de toutes les portes.

Celles qui se ferment et celles qui s'ouvrent.

Sur l'intérieur ou vers l'extérieur, c'est pas grave, je prends.

Les clients ils sont gentils, ils m'en ramènent de partout.

De toutes les portes.

Hier, pas plus tard, les frères Figaro, ils se pointent, descendent de leur Jaguar volée, ils entrent, hilares, ils disent : *Abondance, comme d'habitude, mais en plus fort !*

Eux ils s'assoient, ils me tendent une grosse poignée en acier, ils racontent : *Tiens, Abondance, planque la, c'est pour toi, c'est pour ta collec ! Merde, c'était pas simple de la sortir, celle-là, une vraie furie, la porte, elle voulait pas la lâcher sa poignée, elle s'y agrippait en gueulant de toutes ses sirènes, comme si tout l'or du monde en dépendait, elle braillait toute sa fêraille mais le Figaro et moi, on s'est pas laissés impressionner, on a tiré dans le tas, on a tiré sur la porte, tout a pété, un feu d'artifice, ma chérie, donne-moi à boire, God-dam, je crois pas non plus que nous allons tenir le coup.*

Là-dessus ils se plient un peu, et puis de plus en plus, le sourire plein la bouche, la bouche qui se met à saigner : *Merde, les frères, qu'est-ce qui se passe !*

— *C'est rien l'Abondance, c'est pas bien grave, planque la poignée, attends que ça se tasse, t'inquiète, c'est que du sang, ça partira au lavage, Abondance, allez, une dernière, pour la route, la camarade, pour le geste ! C'que t'es belle quand tu t'avances, ça, on s'est pas trompé de bar, c'est le top Abondance, la poignée, elle te plaît ?*

T'en fais pas, on s'en va pisser sur les anges, t'as vu, c'est dingue, une balle au même endroit, lui dans son ventre et moi dans le mien, touche pas, ça fait mal, il est bon ton jus, l'Abondance, t'inquiète, trois petits tours et ça r'commence, rotation, révolution, faut qu'ça bouge, on savait pas quoi faire d'autre, on s'est bien marré, c'était une bonne vie, allez, faut y aller, la poignée, tu la planques, Abondance, salut à toi, salut aux copains, c'était chaud de vous connaître, on vous aime, et toi, de même, dingue, Abondance, je t'aime, Abondance, je te...

Ils sont morts, là, de deux balles dans leur deux ventres, les frères Figaro, une autre poignée, nouvelle collection...

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

Est-ce que c'est à partir de là que mon visage s'est mis à dégringoler ?

Est-ce que c'est pas ça le plus dur, vivre comme si, sans se casser la gueule, après que les gens s'en soient allés ?

Un corps qui s'en va pour une ride.

Une voix qui s'éteint pour une ride.

Une odeur qu'on ne sent plus pour une ride...

Le jour de mes quarante ans, elle est arrivée la machine, par l'océan, comme ça, direct des Etats Unis, mon appareil à dérider ma figure...

Ça t'intéresse ? Je te montre ?

Il y a des petites pinces, là, que tu mets un peu partout autour du visage, avec de petits crocodiles pour s'accrocher à ta peau.

Tu branches les électrodes, ici, tu mets en tension ta petite affaire, tu fais monter le jus, mais pas trop vite, watt après watt.

Au début ça fait comme si t'avais la tête dans une fourmilière, ce n'est pas vraiment désagréable, les fourmis sont gentilles.

Ensuite, ça passe aux picotements, comme si les fourmis devenaient rouges, et puis ça grésille un peu.

Si ça fume c'est que t'es pas sur le bon réglage, c'est que tu crames, c'est pas esthétique pour ta figure, tu n'as plus de rides mais tu n'as plus de visage non plus, tu n'as plus l'air de quelqu'un, tu n'as plus l'air du tout, tu ressembles a un toast.

Il y a un autre programme sur la machine, qui s'appelle "Spécial young skin massage". C'est de l'Américain, ça veut dire plan B, tu peux pas brûler avec celui-là... Non ce programme, au pire, il t'arrache la peau, selon l'implacable théorie marketing : "Plus de peau, plus de rides !"

Est-ce que je fais ça pour être belle ?

Est-ce que je fais ça pour passer plus lentement à travers le temps ?

Est-ce que j'en ai encore pour longtemps ?

Raoul s'est avancé jusqu'au comptoir, me dit : *Faut que je remette des histoires dans mon coquillage, Abondance, il ne me raconte plus rien, il est comme tout vide, comme s'il ne respirait plus.*

— *Fais voir que j'écoute*, je lui réponds, *allez Raoul, envoie ton coquillage, je n'en ai jamais entendu un qui se taise, c'est peut-être tes oreilles qui savent plus entendre...*

Il me tend son coquillage, je l'approche de mon oreille, et là, rien.

Pas le moindre souffle, pas le plus petit mot, un silence d'abîme.

Je prends un des coquillages posés sur l'étagère derrière moi, je compare : ici le vent, le chant des marins, le bruit des voyageurs, et là, rien, la grande pétrole.

Je regarde Raoul, cette grosse baraque de chantier, les mains comme des pontons, les yeux comme s'ils étaient dix, toujours la cigarette au bec, le mot barbu et le sourire à la hune, je regarde Raoul et je sais pas quoi dire...

— *Ton coquillage il est crevé.*

Ça m'a échappé, rien trouvé d'autre, je me ravise, le toise, envoie : *Raoul, pour toi, la danse du comptoir, gratis, c'est la mienne, ne bouge pas, je te mets une assiette de cacahouètes, pour toi mon homme.*

Mes yeux clos, je laisse le geste revenir en dedans, je respire tranquille, mon corps reprend ses marques, il s'élançe, la lumière bouge avec moi, musique !

Rotation, extension, main gauche, j'attrape la bouteille de picon, retour en position, je cueille au passage un verre main droite, précision, rien ne tremble, la dose de picon lèche le fond du verre, déhanché, nouvelle extension, la bouteille à sa place, je tourne de 171 degrés sans lâcher le verre, petite flexion, j'avise du regard la pompe à bière, main gauche sur la poignée, action, j'incline le verre de quelques degrés sous le robinet, magie du savoir-faire, la bière tombe pile dedans, le picon s'agite dans les bulles, je contrôle la montée de mousse, technique et feeling, je volte, face, contre-volte, me dégage du comptoir, trois pas au sud, deux pas plein ouest, esquive les angles, jauge les distances, je jongle d'un sous-bock, pose le verre sur la table, Raoul me dit : *Abondance, ton picon, l'est mortel, je le boirai jusque dans ta bouche !*

J'aime ça quand la parole du client elle prend feu...

— *Bienvenu mon homme, ça me fait chaud plaisir de t'entendre, n'ajoute rien, tu gâcherais, je vais te montrer quelque chose, t'as mérité, tu vas voir, c'est pas dans l'ordinaire que ça se peut, mais bois ton picon, Raoul, une chose comme ça, même dans tes yeux, ça te donne du mal à croire...*

Deux vers l'est et trois au nord, j'ai viré de bord, passé le comptoir, face étagère, ma main s'envole au-dessus, je gaffe le plus lourd, le hisse, le client se méduse, sa soute pleine de picon, ses yeux inondent, le temps vire au grand beau, la porte tremble un tout petit peu, une mouche applaudit, la lumière se rétrécit sur ma main, ma main s'ouvre, elle pose un coquillage sur le comptoir.

— *C'en est un autre, un qui parle tout le temps, un bourré d'histoires ras la bouche, Raoul, cadeau !*

— T'es rien qu'une bonne fille, Abondance, un bon pain pour les échoués comme nous autres, qui n'ont pas de place ailleurs que chez toi. Mais tu peux garer ta came, la belle, elle ferait trou dans ta collection. J'ai déjà mon coquillage, et même s'il a viré taiseux, c'est le mien. Il y a que c'est mes histoires qui sont barrées dehors. Faut que j'y aille, la belle, un homme sans histoires, ça pèse pas lourd, c'est que du vent, tu n'aimerais pas. Sûr que je vais vous revenir, vous en raconter de bien loquaces, et peut-être même de bien belles, qui sait, je garde mon coquillage, je te le rapporterai quand il sera bien lourd, avec des chromes pour aller avec ta bouche, et une nouvelle vie, Abondance, une putain de nouvelle vie.

C'est comme ça qu'il est sorti, le Raoul, emporté par la marée montante, comme on dit quand on a rien à dire de mieux, quand les mots ils se trompent de chemin et finissent mouillés dans les yeux...

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

J'ai quarante cinq ans mais plus envie d'chialer...

Et si je collectionnais les brouettes ?

Non, c'est trop petit, le bar.

Les montres ?

Tu parles, on a que ça, nous, du temps...

Les mouches ?

Mais que vont devenir les araignées.

Si je collectionnais les aventures ?!

Plus, je pourrais pas...

Alors les briquets ! Oui, c'est ça, les briquets, tous vos briquets, donnez-les moi tous, en or ou plastique, au pétrole ou au gaz, avec ou sans molettes, je les veux tous ! Allez, mes gens, allez l'Antigone, Frère de la Foi, allez le Bacco, Simon l'Indien, Le Tout-Petit, le vendeur de cartes postales, vos flammes, vite, si je ne brûle pas, si nous ne brûlons pas, comment les ténèbres parviendront-elles à la clarté ?

Il faut que ça flambe et c'est tout !

Je veux tous vos briquets, c'est moi qui vous allumerai maintenant, vos cigarettes et vos anniversaires, vos humeurs, vos paysages, vos noirceurs et vos lunes, et le soleil au-dessus de vous, c'est moi qui vais le flamber ! Ne dites pas non, ne me dites pas "Désolé je ne fume pas", c'est impossible, il y a forcément quelque chose qui brûle en nous, sinon c'est foutu, c'est mort, je veux ce quelque chose qui se consume au fond de vous, vos bougies d'enfance, vos étincelles amoureuses, vos barbecue-saucisses-bières-copains, vos petits briquets intimes pour allumer un peu chaque jour et pas mal vos nuits...

Et maintenant on va chanter ! Que chacun s'enflamme pour les autres, on va gueuler qu'on est encore là, que c'est pas fini, qu'il nous reste un peu de voix et que c'est bien assez pour lui dire ce qu'on pense, à cette garce de vie !

... Elle chante un truc un peu pourri, finit pas se taire

Excusez-moi, ça m'a prise comme par derrière, un peu comme de la colère, mais en plus pointu.

Je vais me servir à boire, recompter les mouches, aligner les verres, astiquer les glaçons, ça devrait suffire à mon silence, excusez-moi, je vous rends vos flammes, chacun la sienne, c'est important d'avoir son feu, vraiment, je ne sais pas ce qui m'a piqué...

Mettez vos verres aussi sur le comptoir, calez-vous face Abondance, fermez les yeux, j'ai bien envie de vous aimer plus que de raison.

Et faites-moi le sourire de la rue de la soif !

Regardez bien mes gens, je coupe la lumière et ce n'est pas tout noir.

Ça s'éclaire par vos bouches quand vous me donnez sourire, ça filtre de vos dents inondées, ça phosphore entre vos lèvres, ça nous montre les mots qui ne

s'osent pas, les mots restés coincés entre nos pudeurs, nos fatigues, nos abandons.

Et ces mots là, ils ne passent plus que par vos sourires, ils ne se donnent plus que dans le concave de vos lèvres. Croyez-moi ou non, je les entends comme s'ils hurlaient, vos silences souris, et je les vois comme en plein jour, vos petites éclipses quotidiennes...

C'est peut-être ce que nous avons de mieux à nous dire, peut-être ce qui nous reste de nos dernières forces.

*Mes gens, le règlement a changé : pour boire, il vous faudra maintenant sourire de partout et de tous temps !
Un verre pour une bouche fendue, c'est mon nouveau tarif !
Le premier qui fait la triste figure finira tout sec.*

*Approchez, approchez ! Je veux vous voir de bien près, je veux toucher de mes yeux vos résistances au gris,
au mou, au pas-d'-chance...*

*Oui, c'est ça, le Tout-Petit, ouvre ta figure, laisse la lumière sortir, c'est bien, t'as mérité, un grand verre de ce
que tu veux !*

Les autres, pareil, je veux du gros plan joyeux !

*Frère-de-la-Foi, sors-nous ton Jésus d'entre tes lèvres, et qu'il rigole un peu, qu'il nous raconte sa drôle
d'évangile !*

*Antigone, ne reste pas dans ton coin, viens voir comme ça brille par ici le bar, mets un glaçon dans ta
révolte, touille ta mélancolie, et claque-nous un sourire de ta folie ! Ouais, l'Antigone, t'y es presque, nique
les Labdacides, ouais, si tu te voyais la belle, c'est de la mythologie en pack de douze que tu nous débouches,
c'est d'une fée verte que tu nous allumes !!!*

*Allez Simon, j'en veux encore, je collectionne, il m'en faut plus, il nous en faut des caisses de vos lèvres écar-
tées, de vos sourires nabuchodonosor, allez Bacco, allez le vendeur de cartes postales, allez, plein feu sur moi,
notre café, nos existences ! Ne laissons personne dire de nous qu'on vaut pas le coup, qu'on est rien que des
bouches pâteuses, des âmes confites, corps sans forces ni vitesse, des visages bouffis où cirrhosent nos illusions
!*

*Et avec le sourire, s'il vous plaît, et mille dents pour mordre la vie dedans, au cul s'il le faut, en plein cœur,
jusqu'au sang mes gens, mes cannibales, et bouffer le temps de nos grandes ivresses !*

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

*J'étais un peu loin partie sur cette affaire, peut-être que j'avais pas mis assez d'eau dans mon pastis, on s'est
retrouvé tous autour du comptoir, à la lumière de nos dents, jusqu'à se faire péter la mâchoire dans nos
sourires body-buildés.*

Un truc de dingue, de bandit !

*Quand on a eu trop mal aux commissures, j'ai rallumé, disposé les sourires sur l'étagère, Simon l'Indien
s'est approché, il m'a dit : *Ça m'a filé la gouache ton fitness bucal, alors l'Abondance, maintenant j'ai décidé,
je vais bouger. Je vais bouger du café, bouger au monde, bouger entre les gens, la météo et les distances, le
temps d'avant et le temps qui n'est pas fait, je vais bouger !**

*Et merci pour tout, les envies et les mots que tu m'as retrouvés, les soifs que tu m'as inventées, merci. Je ne
savais pas que quelqu'un me redonnerait le goût de l'inconnu en même temps que l'orgeat et les glaçons, je
n'imaginais pas que quelqu'un ferait ça pour moi.*

*C'est bien beau comme t'es belle, l'Abondance, je te pose là, sur le zinc, mon plus grand sourire, mon inoxy-
dable, mon infatigable sourire.*

Et puis je m'en vais, je t'écrirai... des mots dans les pensées, dans les bulles, des mots dans tes mots.

Je suis Simon, l'Indien des villes et des champs, et je m'en vais aux pays.

*Merci à toi, merci les gens, sans vous j'étais mort, et là, je suis partout, et partout je suis parti, vous comprenez,
je suis parti, je suis parti, je suis parti...*

*La porte s'est refermée sur sa disparition, un coquillage a poussé un cri, je ne sais pas lequel, un coquillage,
un cri, Simon l'Indien est parti.*

*On s'est regroupé, il y avait nous sur des chaises et d'autres chaises toutes vides. On a fermé les yeux.
Longtemps, pour ne pas laisser monter le vinaigre.*

Longtemps...

Quand j'ai revu la lumière, d'autres chaises étaient vides.

*Il y avait un tas de cartes postales sur une table, toutes écrites des mains du Tout-Petit, du vendeur de cartes
postales, Bacco et Frère-de-la-Foi.*

Chère Abondance,

*Nous aussi on est parti. On est moins fatigué qu'avant. On n'est même plus fatigué du tout. Alors on te laisse
un peu tranquille, on te fait de la place pour que tu t'occupes de toi. On va bien, on va même très bien, on a
encore soif, et dans chaque bistro de passage, on s'en va penser à toi.*

Antigone n'a pas voulu venir, c'est vrai qu'une fille sur la route des mauvais garçons, c'est pas simple à mélanger. Dis-lui notre amour aussi, dis-lui de s'en aller, de te laisser du temps pour toi.

On t'embrasse au milieu, à l'endroit du tendre et de l'inoubliable.

A bientôt, c'est comme ça qu'on te dit au revoir.

Le Tout-Petit, le vendeur de cartes postales, Bacco, Frère-de-la-Foi...

Ps : On a fait une croix sur toutes les cartes postales qu'on te laisse, comme ça, ça te fait une nouvelle collection, et tu sauras qu'on est quelque part, il suffit de tourner la carte pour savoir où, c'est écrit en petit en haut et à gauche.

... elle vaque au service, à ses habitudes, ses manies, ses objets, sa musique ou son silence.

J'ai dit à l'Antigone : *Tu aurais pu me prévenir !*

— J'avais les yeux fermés, j'ai rien entendu.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu veux venir avec moi ?

— Où tu t'en vas ?

— Chez moi. J'ai plus de haine, juste un peu de colère. Je garde ça pour me ressembler encore. Mais ça va, c'est cool, je vais rentrer à la maison, ma chambre me manque, et les signes de mon enfance. Mon père aussi, ma mère, et mes frères, ma sœur, et le chat qu'était tout petit quand je me suis enfuie, tous ils me manquent de même. C'est bien bon de sentir qu'ils ne sont pas tués en moi, que je n'ai pas réussi à tout anéantir, qu'il me reste quelque chose de doux et d'important entre mes souvenirs. C'est là que je veux t'emmener, Abondance, dans ma famille, dans mon passé, mes cabanes, une place rien que pour nous, avec des bras ouverts et de grandes tablées, des enfants qui jouent entre nos jambes.

— C'est chouette, Antigone, je suis bien heureuse de t'entendre comme ça. Mais ton chat l'est bien vieux à ce jour, alors prends le mien, c'est ainsi que j'irai un peu avec toi.

Pour le reste, j'ai des affaires à finir, et c'est très bien que tu sois pas dans mes parages, parce que c'est un peu chagrin que tout ça, et qu'il me faut prendre de l'élan.

T'inquiète de rien, ma fille, donne-moi ton adresse, je t'en sers un pour ta route, et me garde le dernier.

T'inquiète, c'est tranquille pour moi aussi, des affaires à finir, c'est tout...

Antigone m'a embrassée, a prit le chat, la porte et la poudre d'escampette.

J'ai regardé la photo dans le cadre.

Les habitués du bar du début qu'il y avait des clients.

J'ai regardé tout autour, le comptoir, les étagères, le matériel de soif, tables et chaises, les murs, les mouches, mes bouts de peau accrochés à la machine à dérider, la lumière qui venait de l'extérieur...

Il y avait des objets partout, ça sentait son vieux glaçon et le cul de bouteille.

Ça sentait le souvenir et le mégot oublié.

Ça chantait plus beaucoup...

Me suis versé mon dernier petit coup, cul sec, la mer à boire, la mer toute bue !

Et la lumière qui venait de l'extérieur...

J'ai pas coupé le jus, j'ai souri, surtout aux coquillages, ils m'ont dit : *Abondance, gaffe sur les chemins, une fille comme toi, cinquante balais, pas deux, rien qu'une fille comme toi, c'est toute une vie que tu trimballes, toute une vie que tu peux offrir. Ne te loupe pas, on garde toutes les histoires, on sait bien que les nouvelles seront bonnes, on garde la bouche ouverte, on garde toute la soif !*

La lumière qui venait de l'extérieur...

— *Salut mes gens*, j'ai dit, *salut*, j'ai redit. Et je suis partie.

La lumière qui venait de l'extérieur, je suis partie...

Des gens partout dehors de jour, et même la nuit, toujours la lumière, et des gens, comme vous, des coups à boire, des comptoirs d'où se raconter, d'où s'envoler, des mers à boire, encore, encore, encore...

— *Salut, je vous laisse la lumière allumée !*